

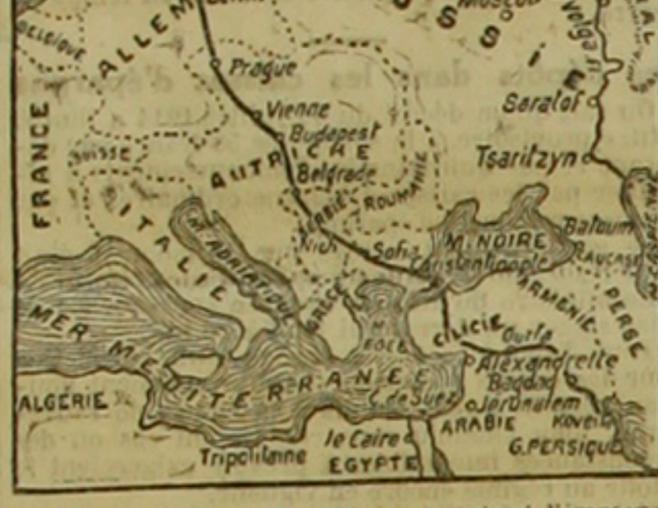
et la conquête de l'Asie-Mineure

L'objectif de la campagne russe : la poussée vers la Méditerranée. — De la Volga à Alexandrette. — Pierre le Grand et la guerre de 1714. — La rivalité germano-slave et le massacre des Arméniens.

Quelque importantes que soient à nos yeux les opérations de Verdun, nous ne devons pas perdre de vue les événements qui se déroulent sur le front d'Asie et qui, toute considération militaire à part, ont une haute signification politique et économique.

Les troupes russes s'avancent simultanément vers Erzindjan, Trébizonde et Bagdad : « Elles achèvent la conquête de l'Arménie », dit-on couramment en France. Selon la conception russe cependant, sans l'occupation de la région de Cilicie, la conquête de l'Arménie ne serait que partielle et en tout cas priverait l'empire slave du principal avantage qu'il se propose d'en tirer. La région de Cilicie borde la côte méditerranéenne de l'Asie-Mineure, et la nature l'a dotée d'un port merveilleux, à rade vaste, à l'accès très abrité des vents qui sévissent dans ces parages : Alexandrette.

Alexandrette — voilà le débouché possible de la Russie sur la mer libre. Un projet grandiose fut mis en avant il y a déjà plus de trente ans, sous l'empereur Alexandre III, d'une voie ferrée destinée à relier le port au cœur même de la Russie. De la station Tsaritzine, qui centralise



pour les répartir ensuite à travers tout l'immense empire une bonne partie des marchandises que lui amène le fleuve Volga, des rails devaient partir vers le sud, franchir les sommets majestueux du Caucase, parcourir la plaine d'Anatolie et ne s'arrêter qu'en face de l'île de Chypre. On croit en Russie que l'heure est venue de recueillir l'héritage d'Alexandre III. Le ministère des voies et communications étudie le tracé, des ingénieurs suggèrent les solutions les plus rationnelles; des économistes dressent les devis, calculent le rendement éventuel.

On compte que le trajet Tsaritzine-Alexandrette étant plus court que celui de Tsaritzine-Libau, les marchandises qui se dirigent vers la Baltique pourraient être plus avantageusement acheminées vers la Méditerranée. Les produits de Sibirie notamment et de l'Oural emprunteraient nécessairement la nouvelle voie. Non seulement il en résulterait une économie de temps et de frais, mais ce qui est plus important encore, les bateaux chargés à Alexandrette auraient devant eux la mer vraiment libre et ne risqueraient plus d'être embouteillés dans les détroits du Sund ou des Dardanelles, toujours exposés à un coup de main d'une puissance étrangère. Et puis, en dehors de ce trafic essentiel, le flot des pèlerins qui tous les ans se déverse vers les Lieux-Saints animera le nouveau chemin de fer raccordé à Jérusalem.

Voie d'accès d'Alexandrette, le plateau d'Arménie occupe une position géographique semblable à celle que les Balkans ont par rapport à Constantinople. L'historien attentif peut d'ailleurs trouver des analogies frappantes entre les politiques balkanique et arménienne de la Russie, toutes deux inspirées du même besoin irrésistible de se frayer un passage vers la Méditerranée.

Lorsque Pierre le Grand appela les hauts dignitaires d'Arménie à sa cour, il obéissait aux mêmes mobiles qui l'avaient conduit à entrer en relations avec les moines serbes. Ses successeurs immédiats négligèrent de continuer l'œuvre à peine ébauchée. Mais depuis le règne d'Alexandre I^{er} et de Nicolas I^{er}, la poussée vers le sud inspire toute la politique extérieure russe; au commencement du dix-neuvième siècle, l'empereur de Russie ajoute à la longue liste de ses titres celui de « tsar des régions arméniennes » : Erivan et Nakhitchevan tombent en son pouvoir.

La grande guerre russo-turque de 1877-1878 devait, selon ses auteurs, marquer une étape décisive non seulement sur le chemin de Byzance, mais simultanément sur celui d'Alexandrette. Le chef du parti panslaviste, le comte Nicolas Ignatief, arracha à la Porte le fameux traité préliminaire de San-Stefano, qui prévoyait, en même temps que la constitution d'une Grande-Bulgarie, l'exécution des réformes en Arménie; habile, il réclama et obtint de la Turquie le droit d'occupation, par les troupes russes, des provinces habitées par des Arméniens, jusqu'à l'accomplissement des réformes promises. Le traité de Berlin effaça d'un trait de plume cette disposition comme la plupart des autres et substitua au contrôle russe de l'Arménie celui du « concert européen ». Mais le même traité accorda à la Russie refoulée de Constantinople les villes de Batoum et de Kars, de sorte que si la grande épreuve panslaviste de 1878 se termina par un échec complet du côté du Bosphore, elle aboutit à accentuer la poussée vers l'Arménie, et c'est sous Alexandre III, qui délibérément abdiqua au profit de l'Autriche-Hongrie tous les droits acquis par la Russie dans les Balkans, que le comte Kapnist conçut le plan de la voie ferrée Volga-Alexandrette.

Mais déjà l'Allemagne inaugurerait sa politique impérialiste en Orient, et après avoir barré à la Russie la route de Constantinople, jetait son dévolu sur Alexandrette, cédée à bail à la Société du chemin de fer de Bagdad et appelée à devenir, dans le plan germanique, le « petit Hambourg méditerranéen ».

Si bien que l'Arménie devint la pomme de discorde germano-slave.

Du haut de la tribune de la Douma, le comte Bobrinski dénonçait en l'été 1913 le danger qui menaçait de briser les espoirs russes :

« La question arménienne est importante pour nous, non seulement parce qu'il s'agit d'un peuple qui vit sur nos frontières, mais parce que ce peuple occupe un territoire où se soude un cercle de fer que l'Allemagne veut tendre autour de tout le sud de la Russie pour l'étouffer; ce cercle, qui commence au Danube, passe par la péninsule balkanique, puis par le Bosphore, l'Asie-Mineure et enfin se soude en Arménie. »

Aussitôt, les journaux officieux allemands ripostèrent, en cherchant, suivant leurs habitudes, à faire retomber sur la Russie seule la responsabilité du conflit qui s'annonçait déjà. La *Mogdeburgerische Zeitung* écrivait :

« Notre diplomatie doit surveiller attentivement tout ce qui se passe en Arménie, ouvrir les yeux sur le danger qui nous menace là-bas de la part de la Russie. Il ne faut pas se consoler en croyant que l'amitié traditionnelle des dynasties russe et allemande garantisse l'Allemagne contre toute surprise de ce côté-là. L'amitié traditionnelle disparaît là où une querelle surgit sur le terrain économique. »

Et la diplomatie allemande obéit à ces sommations. Elle s'opposa carrément au projet de réformes en Arménie orientale, paraphé par le grand-vizir et le chargé d'affaires de Russie le 8 février 1914, projet qui, s'il eût été appliqué, aurait amélioré le sort des Arméniens, en même temps qu'elle déclina l'invitation à participer à une conférence faite à Berlin par le tourrrier ou chancelier d'empire, Paul Rohrbach, nous expliquant bien des choses aujourd'hui.

Dans le Caucase russe — c'est Rohrbach qui parle — il existe 7 ou 8 millions de musulmans, frères de race des Turcs. Si la Turquie pouvait parvenir jusqu'à eux en acheminant vers le nord sa population musulmane, il se formerait alors un noyau compact de 14 ou 15 millions d'hommes unis par les liens solidaires de la religion et de la race et capables de créer une force redoutable. Or l'Arménie gêne l'exécution de ce plan. Il faut donc coloniser ce pays et chasser ses habitants de la place qu'ils occupent.

La Mésopotamie, que doit traverser le chemin de fer de Bagdad, n'a qu'une population clairsemée. Cette circonstance étant défavorable au développement économique de la voie ferrée, il est de l'intérêt bien compris de l'Allemagne de la faire disparaître. Il suffirait d'amener les Arméniens dans ces régions et de permettre au gouvernement de Stamboul de les remplacer par des musulmans de Thrace et de Russie — et du coup l'Arménie est soustraite à l'influence russe.

L'idée du massacre des Arméniens est là tout entière. N'ayant pas eu le temps de « désarméniser » l'Asie-Mineure par l'organisation de l'exode en masse, l'Allemagne procéda à la suppression pure et simple de cet élément gênant...

Quelle désillusion doivent éprouver aujourd'hui les impérialistes allemands en constatant que l'holocauste le plus monstrueux, qui ait jamais été offert à un Etat au nom de ses « intérêts vitaux » a été inutile et n'entrave pas l'avance des troupes russes en Arménie! Désillusion d'autant plus cruelle que, la question d'Alexandrette mise à part, l'enjeu de cette campagne est l'avenir de toute une branche importante de négoce allemand et autrichien. — Max Hoeschiller.